

TAYLOR, Graham D. et Peter A. BASKERVILLE, *A Concise History of Business in Canada* (Toronto, Oxford University Press Canada, 1994), xvii-491 p.

Robert C. H. Sweeny

Volume 50, Number 2, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305541ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305541ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sweeny, R. C. H. (1996). Review of [TAYLOR, Graham D. et Peter A. BASKERVILLE, *A Concise History of Business in Canada* (Toronto, Oxford University Press Canada, 1994), xvii-491 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(2), 307–309. <https://doi.org/10.7202/305541ar>

TAYLOR, Graham D. et Peter A. BASKERVILLE, *A Concise History of Business in Canada* (Toronto, Oxford University Press Canada, 1994), xvii-491 p.

En anglais, le mot «concise» a le même sens que «concis» en français; comme un tome de cinq cents pages n'est guère concis, une explication s'impose.

Depuis la fin du XIX^e siècle, les deux maisons d'éditions académiques anglaises les plus prestigieuses se partagent le marché de la vulgarisation. D'une part, Cambridge University Press publie des synthèses en plusieurs volumes (*Unbound Prometheus*, l'étude magistrale de Landes portant sur la technologie et la révolution industrielle, par exemple, parut d'abord comme un simple chapitre d'une de leurs séries d'ouvrages portant sur l'histoire économique européenne); d'autre part, Oxford University Press publie des synthèses de littérature ou d'histoire en un seul volume, dites «concise». Ces *que-sais-je* pour érudits s'adressent à un public large, mais instruit, à travers le monde anglophone. Aussi, la parution d'une synthèse portant sur l'histoire des milieux d'affaires canadiens dans le cadre de cette collection est-elle un événement historiographique significatif: elle marque la reconnaissance de ce champ d'étude en tant que domaine légitime et établi.

Ailleurs dans le monde anglophone, notamment en Angleterre, en Écosse et aux États-Unis, il y a longtemps que ce champ d'étude a gagné ses lettres de noblesse. En Angleterre, les études d'entreprises dominent, mais l'influence d'Hayak qui s'est intéressé à la technologie et à l'organisation du travail marque les meilleurs travaux. En Écosse, la spécificité de l'oppression nationale et l'influence d'une sociologie weberienne ont encouragé le développement d'un champ plus critique où les questions sociales et l'histoire urbaine occupent une place importante. Aux États-Unis, l'influence des idées de Gras sur les stades du développement économique, de Schumpeter sur le rôle des entrepreneurs et de Dupont Chandler sur l'importance des cadres, a fourni les bases d'un cadre analytique distinct associé au *Harvard Business School*. Sur le plan théorique, la synthèse proposée par Taylor et Baskerville s'inspire davantage des travaux américains et s'appuie très inégalement sur la production historiographique canadienne récente.

Les auteurs ont organisé l'ouvrage autour de cinq grandes périodes: la convergence des traditions commerciales jusqu'en 1663; les milieux d'affaires à l'époque de la Nouvelle-France (1663-1763); le capitalisme colonial en transition (1791-1871); l'époque de la consolidation du monde des affaires (1885-1929); et l'époque de l'intervention de l'État (1930-1984). Ils se sont également partagé la tâche: Peter Baskerville a assumé la rédaction des chapitres portant sur la période précédant 1885 et Graham Taylor s'est chargé de ceux qui traitent de l'époque plus contemporaine.

Le cœur de l'ouvrage correspond à la troisième partie qui occupe à elle seule plus de 160 pages. Entre deux chapitres synthèses portant respectivement sur l'industrie de la fourrure et sur les chemins de fer, on retrouve trois beaux chapitres faisant état des recherches les plus récentes et apportant de

nouveaux éléments au sujet de l'économie des Maritimes, de l'Ontario et du Québec. Le va-et-vient entre les débats historiographiques récents et la présentation des résultats de recherches de l'auteur font de ces chapitres, fort agréables à lire, des modèles du genre. Même si, à notre avis, Baskerville a trop insisté sur le rôle d'une culture mercantile dans la transition manquée des Maritimes, au détriment d'une analyse plus poussée du marché du travail, il s'agit d'une synthèse élaborée avec compétence et qui se défend très bien. Le chapitre sur l'Ontario est excellent; il faut avoir une connaissance du Haut-Canada digne d'un Léo Johnson pour ne pas apprendre beaucoup en le lisant. Pour sa part, celui sur le Québec réussit à approfondir les débats actuels grâce à un dépouillement intéressant du *Dictionnaire biographique du Canada*. L'ordre de traitement de ces trois régions fait toutefois problème. Le monde des affaires embryonnaire du Haut-Canada, par exemple, a certainement été influencé par l'existence en aval, c'est-à-dire au Bas-Canada, de communautés artisanales et mercantiles hiérarchisées et d'un monde rural parvenu à maturité, mais le lecteur ne prend connaissance de ces faits qu'une fois que l'Ontario est passé du statut de «hinterland» à celui de «heartland».

Si j'insiste sur la qualité de la troisième partie, c'est parce que bon nombre de lecteurs québécois risquent de ne pas se rendre aussi loin. En effet, le traitement des deux premières périodes présente des problèmes analytiques majeurs. D'abord, il y a l'épineuse question des sociétés amérindiennes. Au lieu de reconnaître les limites évidentes d'une approche de style *business history* pour comprendre ces sociétés si différentes des nôtres, Baskerville leur impose des préoccupations et des concepts très contemporains. Certes, il ne va pas aussi loin que Michael Bliss, qui a déjà qualifié les Amérindiens de premiers capitalistes canadiens; néanmoins, Baskerville décrit Henri Membretou, un chef *mi'kmaq* vivant en 1600, comme un entrepreneur pionnier, et les fabricants de pointes de flèches du lac Érié, circa 3 000 av. J.-C., comme les premières victimes du libre-échange à cause de l'introduction, dans leur région, de pointes venant des Adena, un peuple qui vivait alors dans la vallée de l'Ohio. De toute évidence, ces sociétés avaient leurs propres pratiques économiques, mais lorsqu'on réduit le génocide des Hurons à une simple question de stratégies divergentes de mise en marché, il me semble qu'on commet une erreur autant éthique qu'historique.

De même, l'analyse de la Nouvelle-France privilégie l'étude de la traite des fourrures dans le cadre d'une société d'Ancien régime, au lieu de s'attarder à la création d'une nouvelle société. Bref, la différence entre les approches utilisées pour comprendre la Nouvelle-France et le Haut-Canada ne peut être plus marquante. Certes, le chapitre portant sur la Nouvelle-France annonce par moment l'analyse beaucoup plus nuancée de la troisième partie, notamment lorsqu'il est question des stratégies paysannes alors que les recherches de Thomas Wien sont invoquées, mais, en général, ce sont les fantômes de Nish et de Ouellet, plutôt que la perspective éclairée de Dechêne, qui guident la démarche. Devant cette confusion théorique, il n'est guère surprenant de voir que l'analyse a-historique de l'économétricien Morris Altman tienne une place prépondérante.

Malgré ces problèmes, le bilan que je tire de la contribution de Baskerville est très positif. Mes critiques s'adressent surtout à des sections éloignées de son champ d'expertise et, même là, il faut reconnaître le souci constant de présenter des résultats de recherches récentes, contenus dans des mémoires et des thèses non publiés. Par contre, les parties quatre et cinq, rédigées par Graham Taylor, n'ont aucune de ces qualités. Ignorant complètement les recherches récentes, Taylor nous présente un historique simpliste et démodé qui évacue tout débat. Taylor a simplement tiré du fond de ses tiroirs ses notes de cours datant des années 1970 et, s'inspirant de la page éditoriale du *Financial Post*, il nous livre une chronique partielle des grands hommes d'affaires et d'État depuis un siècle. Ces chapitres sont si mauvais que j'ai de la difficulté à comprendre comment une maison d'édition si réputée ait pu accepter de les publier. Ils rendent néanmoins ce tome concis: arrêtez de le lire à la page 246.

*Département d'histoire
Memorial University of Newfoundland*

ROBERT C. H. SWEENY